

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an \$ 0.50
Six mois 0.25
Un numéro . . . 1c

L'abonnement est strictement payable d'avance.



CONDITIONS

ANNONCES

1 ligne
Première insertion, 10¢
Ins. subséquentes, 5c

Remise libre aux annonceurs à l'encre.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

BUREAU : 8, RUE STE. THERESE.—P. O. BOITE 325, MONTREAL.

Le vrai peut qu'iquefois n'être pas "vrai sans blague."—BOIS L'EAU

H. BERTHELOT, Rédacteur.

GODIN, MONDOU & Cie., Editeurs-Propriétaires.

FEUILLETON.

LE FILS DU FISCAL-
1.

—Celle-ci va lui répondre. Mais la clochette de l'enfant de chœur résonne : tous les visages se baissent vers la terre. En vain, la pauvre Rosario reste debout, frémissante, pleine d'angoisse, nul ne lui répond. Enfin les gens prosternés se relèvent et la manola compatissante dit à Rosario :

—Je l'ai vu rôder autour de la chaire de Saint-Sébastien avec de grands yeux étonnés.

—Eh bien ! dit la mère la fièvre dans le regard.

—Je crois qu'il se sera caché dans la chaire, pour vous effrayer.

Rosario s'élance vers la chaire. Cette chaire de Saint-Sébastien est de velours cramoisi en broderie d'or, couverte de chagrin et garnie de clous d'or ; le tout est orné de grandes glaces, et du milieu de son impériale s'élève un petit clocher rempli de clochettes d'or.

Mais là non plus, la mère ne voit pas son enfant ; alors elle frissonne sous sa mantille que froissent ses doigts crispés ; elle croit sentir sa raison vaciller dans son cerveau ; mais elle se roidit contre son désespoir. Elle redevient calme. Quel calme !

—Folle ! misérable ! murmure-t-elle. J'ai oublié mon enfant. Je n'ai pas veillé sur lui. Je suis une mauvaise mère. Mais on me le rendra.

On s'agite, on fait tumulte dans la chapelle ; des regards irrités se tournent vers elle : elle sort de l'église.

Sur la place, elle voit dancer, tournoyer, tourbillonner dans des cercles de carton doré une petite gitana aux cheveux crépus, dans lesquels brillent quelques jetons de cuivre moins ardents que ses grands yeux sauvages, à moitié couverte de loques aux couleurs criardes, rouge, et bleu, cognant de ses doigts maigres un tambour de basque, chantant, d'une voix enrouée et essouffée, une chanson bizarre lorsqu'elle cesse de tourner, pour tendre sa sébile aux groupes qui s'arrondissent en cercle de spectateurs autour d'elle.

Un souvenir jaillit à la pensée de dona Rosario.

C'est bien là cette petite mondante qui se cachait derrière la vieille

La mère ne les avait pas regardées, mais elle les avait vues lorsque le petit Cristoval était venu chercher la piastre.

Rosario fend le cercle de soldats, d'oisifs, d'aguadores elle se jette comme une lionne sur la petite gitana, et lui crie au visage :

—Est-ce toi qui a volé mon enfant ?

La gitana reste interdite, pâle, tremblante.

—Voleuse d'enfant ! répète la mère. Où est mon petit Cristoval ? répondras-tu ? Voyons ? donc ? Et elle la secoue brusquement, violemment ; mais la petite reste muette. On s'écrie, on se presse autour de l'enfant ; le peuple s'émue et menace de la lapider ou de la jeter à l'eau ; on crie : A la sorcière !

les alguazils arrivent, la gitana tombe à genoux demande grâce. La mère implacable répète toujours :

—Rends-moi mon enfant ! qu'as-tu fait de mon enfant ? aie pitié de moi, ou je n'aurai pas pitié de toi !

Mais la gitana ne pouvait rien dire, sinon qu'elle a obéi à la vieille mendicante qui l'a renvoyée de l'église au moment où le petit Cristoval s'approchait, en lui ordonnant d'aller l'attendre sur la place.

—On l'emmena en prison, pour lui en rouvrir le lendemain la porte et la rejeter sur le pavé. Le pavé est son gagne-pain.

Cependant Rosario reste consternée comme une statue de la douleur, sans voir cette foule qui l'entourne, qui la plaint et la regarde. Alors quelqu'un de la foule s'approche :

—Senora, je vous plains ; mais rassurez vous !

—Me rassurer !

—L'enfant se sera égaré.

—Perdu ! perdu !

—Quelque âme charitable l'aura ramené au logis.

—Quelle idée ! et moi qui reste là. Folle !

—Etes-vous retournée chez vous Senora ?

—Non ; j'y cours !

Quoiqu'elle tremble à la pensée de perdre son dernier espoir, —de trouver son logis vide et muet, —elle part résolument. Mais au même instant, quant elle se souhaite des ailes pour aller plus vite, une main de fer la retient.

—Prenez garde ! lui dit-on.

Et aussitôt une foule de voix s'écrient :

—A genoux ! à genoux !

Une procession sort de l'église.

Dona Rosario essaie en vain de faire quelques pas ; les voix tonnaient de tous ceux qui plaignaient tout à l'heure redissent menaçantes ; —A genoux ! genoux !

La procession défile : on porte le saint sacrement à un grand d'Espagne qui se meurt.

Et pour des Espagnols, en pareil cas, tout doit s'arrêter, vengeances, justice, colère et pitié.

Rosario reste immobile.

—A genoux donc devant Dieu, si vous voulez que Dieu vous rende votre enfant, lui dit une femme du peuple, et la pauvre mère tombe agenouillée sur la terre ; le cœur mordu par l'angoisse, palpitante, complant les minutes et les secondes, elles regarde défilier lentement la procession silencieuse.

Et dans ce silence elle écoute, comme si la voix du petit Cristoval allait résonner joyeusement à ses oreilles. Ceci, Madame, est un trait caractéristique des mœurs espagnols. Souvenez-vous que c'est en Espagne que l'étiquette défendait de toucher à la reine, même pour la sauver lorsque son cheval emporté allait la broyer sous ses sabots ferrés d'argent ; que l'étiquette défendait à tout autre qu'à tel noble camérier d'éteindre le brasero dont la vapeur asphyxiait son roi esclave ; qu'un courtisan brûlait son palais où il avait dû donner l'hospitalité par ordre de l'empereur Charles-Quint, —et qu'un jeune seigneur incendiait sa maison, afin de sauver sa dame dans ses bras.

Cependant le temps passe, terrible dans sa rapidité comme l'éclair et la foudre ; dona Rosario se relève et va droit devant elle comme une idiote.

Tantôt elle regarde le ciel, comme si elle cherchait une trace dans l'air ; tantôt ses yeux sont fixés à terre, comme si elle cherchait l'empreinte de deux petits pieds sur le sol.

Enfin elle arrive à son logis et le trouve vide. La où cette douce voix retentissait, bruyante, joyeuse, étourdie, le silence est morne. Au haut de l'escalier, elle rencontre son mari, don Andres. Deux interrogations se croisent :

—Où est Cristoval ?

A cette double question, pas de réponse. Le mari reste stupéfait de douleur. Ce fiscal était père ; il tenait à l'humanité par ce côté sacré. Les tigres aiment bien leurs petits.

La mère veut descendre l'escalier et courir, Dieu sait où, dans la rue, dans les champs, dans la montagne. Mais elle tombe sur les marches, épuisée, et sa tête se meurtrit aux cisèleries de fer de la rampe. Elle se soulève un peu la figure sanglante, et pousse don Andrés :

—Mais allez donc ! mais courez donc ! mais cherchez le donc !

Le mari hébété descend l'escalier, et la mère reste évanouie sur les marches.

L'enfant ne se retrouve pas.

A partir de ce jour, dona Rosario prit le deuil et ne sortit plus de chez elle que pour aller à Notre Dame d'Atocha, dans la chapelle où elle croyait toujours voir son enfant, où elle l'avait vu pour la dernière fois, où elle l'avait perdu, où elle espérait le retrouver un jour.

Chez elle, quelle nuit sombre ! Plus d'enfant derrière les buissons du jardin. On donne la volée aux oiseaux de la volière. On brise la barrière toute chargée de plantes grimpantes qui entoure la pièce d'eau ; nul enfant, bruit et joie de la maison, ne peut y tomber désormais ! O cheveux blonds lissés avec amour, petites mains jointes pour la prière, qu'êtes-vous devenues ?

—A cette heure, Cristoval tremble peut-être en haillons dans la poussière du chemin, sous le bâton d'une mendicante ; sans pain dans son écuelle ; la joue maigre et pâle, ses doux yeux ternis par les larmes. A cette pensée le cœur de dona Rosario se brisait.

Les semaines, les mois, les années se passent.

Le père s'était consolé ! Don Andrés était un véritable homme de justice, sec, pensant, cruel et cupide ; l'habitude de voir le crime de près lui avait fait un cœur de bronze. Il était le digne représentant de cette morale facile qui consiste à jeter l'anathème sur le pauvre diable qui vole un pain pour nourrir ses enfants criant la faim, et à donner une poignée de main au riche banqueroutier qui va reprendre les affaires. Pour lui, le succès justifiait toujours les moyens.

(A CONTINUER.)

Un régiment passe, la musique en tête. Tomi demande :
—Dis-donc, mamam, à quoi servent les soldats qui ne font pas de musique ?

LE CANARD

MONTRÉAL, 5 JUILLET 1879.

Avis de l'Administration.

Le prix de l'abonnement au "Canard" est de 50 centins par année (payable d'avance), et le prix à la douzaine, pour les agents, est de 8 centins, payables toutes les quatre semaines.

Les numéros non vendus, n'étant pas repris, les agents sont priés de ne demander que juste le nombre de copies qu'ils peuvent disposer,

M. F. X. SAUVIAT, 94 Rue du Pont, St. Roch, est notre agent-général à Québec. Il est autorisé à recevoir les argents et à donner des reçus pour abonnements, annonces, etc.

GODIN, MONDOU & CIE.

Edit.-Propriétaires.

Correspondance de Ladébauche.

LONDRES, 4 Juillet, 1879,

MON CHER CANARD.

Je ne les ai pas lâchés d'un pas. Je les ai suivis tous deux jusqu'à leur hôtel. Johnny et Tilley ont "bummé" dans les environs du bureau colonial une partie de la journée.

Pour tâcher de trouver quelqu'un qui leur paierait un "free lunch."

Comme il n'en venaient pas à bout, je leur proposai d'aller faire un tour chez la bourgeoise. Ils acceptèrent mon offre et nous nous mîmes en route pour le petit village de Windsor. Nous arrivâmes après cinq heures, quelques minutes avant l'angelus.

Les servantes étaient "après" mettre la table.

Nous entrâmes dans la cuisine et je présentai Johnny et Tilley aux domestiques :

Les servantes firent les yeux doux à mes deux amis, parcequ'elles croyaient qu'ils étaient bien argentés. Le repas devait être bon à en juger par toute la viande qui était dans les fourneaux. Victoire avait dû faire boucherie la veille.

Il y avait des soques, du boudin rouge et blanc, de la graisse de panne, de la tête en fromage, des gorettons, des ragoûts de pattes, des ragoûts de boulettes. Je l'assure que ça puait bon l'odeur qui sortait des "saucepannes!"

Les "tombeurs" qu'on montait dans la salle étaient reluisants comme des trente sous neufs. Je dis à la cook: Y a-t-il moyen de voir la bourgeoise?

Elle me répondit: "Je ma aller la crie betot. Elle aime toujours à te voir rien que pour le "fun." En attendant, comme je vois que vous vous brossez le ventre, je vas



NOS FINANCES.

CHAPLEAU.—Mais, mon pauvre Joly, comment espères tu lancer cette fusée avec une pareille queue?

vous donner une beurrette de gorettons à tous les trois.

Aussitôt dit, aussitôt fait. La cuisinière sortit de la "huche" un gros pain de ménage et nous donna à chacun un gros "crouseton."

On se servit de gorettons à même la terrine. Comme j'étais le "best" dans la cuisine, j'eus le plaisir de croquer avec mon pain une grosse "libêche" de soque.

Johnny, Tilley pour remercier la cuisinière, commencèrent à éplucher les patates et les navoaux dans une grande terrine de fer-blanc au-dessus du lavier. Moi, étant moins gêné que les autres, j'ôtai mon "coat" et j'allumai mon "bougou."

Tout en faisant son "bardas" la cuisinière me parlait de Joly et de Laigevin.

Dis moi, Ladébauche, Joly est-il rentré dans le chanquier de Luc?

—Oui, c'est bien triste de voir comme les choses se "manigancent" à Québec. Lorsque Luc a ouvert son chantier, il avait l'air bien "chêti." Il avait les yeux cernés comme s'il avait passé la nuit sur la "stand." Il me faisait l'effet d'un homme qui était à la veille de s'acheter un capot de sâpin sans manches. Je te garantis que les gens de la gang à Chapleau ne lui laissent pas grand façon. Joly, lui, en commençant ne paraissait pas bien "game." Ses gens ont l'air de poules qui marchent dans le bré. S'il n'avait pas reçu des cageux de Rouville et de Chambly, il aurait eu beaucoup de difficultés à se tenir dans le chantier. Mais, à présent, une question: qu'est-ce que Victoire pense de l'affaire à Luc?

—Mon cher ami, notre bourgeoisie est restée bien jongleuse depuis le départ de Joly. Langevin ne voulait pas se risquer dans la cuisine, parce qu'un des marmitons lui avait dit que Mame Victoire ne voulait plus se faire bâdrer par lui. Elle lui avait donné la permission de lui attacher une lavette après la queue de son habit la première fois

qu'il viendrait "gosser" avec les domestiques.

Dans tous les cas l'affaire à Luc n'est pas bien propre. Mame Victoire pense qu'il y a quelque chose de "suspissemastique" dans sa conduite et elle finira "tette bien" à recommander à son gendre Delorme de le faire sortir du chantier.

Puis se tournant vers Johnny elle lui dit :

—Vous ne crachez pas dedans. Vous prendrez bien quelque chose?

—Ah oui, répondit Johnny, n'y a pas de soin. Envoyez fort.

La cuisinière alla vers une armoire et en sortit une cruche bouchée avec un "coton" de blé-d'inde.

C'était du "high wine."

Nous primes chacun une larme et au moment où nous reprenions la conversation sur l'affaire de Luc nous entendimes du train dans le passage.

C'était la bourgeoise.

Elle entra dans la cuisine et nous fit une belle révérence en nous invitant à nous asseoir sur le banc-lit. J'introduisis mes deux amis.

Mame Victoire se rappela d'avoir vu Johnny et elle reconnut en lui un homme en qui elle avait beaucoup de confiance. Après deux ou trois minutes de "parlotte" la bourgeoise invita mes deux amis à monter avec elle dans le salon.

Elle me dit :

J'ai à causer d'affaires privées avec ces messieurs. Excuse moi, Ladébauche. Tu resteras dans la cuisine, pendant que ces messieurs seront en haut. Espère un peu, lorsque je descendrai, j'aurai des choses intéressantes à te "conter."

Madame disparut avec mes deux compagnons. Elle n'était pas plus tôt partie que j'entendis la trompette de fer blanc du postillon qui passait avec la "mail" dans le "stage."

Je griffonne ces mots à la hâte et je te les envoie par ce courrier. A la semaine prochaine.

Tout à toi.

LADEBAUCHE.

Notre Excursion.

Le "Canard" célébrera, samedi le 2 août prochain, sa troisième année d'existence par son excursion ordinaire à Québec à bord du magnifique vapeur "Canada." Les organisateurs de cette excursion populaire sont à compléter les arrangements nécessaires. A la demande d'un grand nombre de nos amis, il a été résolu que nous commencerions la vente des billets la semaine prochaine. Alors nous donnerons à nos lecteurs quelques détails du programme qui sera aussi attrayant que celui de l'an dernier.

Assemblée Legislative.

L'Orateur prend une cerise et son siège à trois heures. L'ordre du jour appelle la discussion sur l'adresse.

L'HON. M. CHAPLEAU.—M. l'Orateur, avant que nous faisons copier l'adresse à Son Excellence, il importe de savoir si le nom du lieutenant-gouverneur ne sera pas changé avant que nous lui présentions le document en question.

L'HON. M. JOLY.—Vous savez que M. Delorme est un jeune homme un peu propre et il n'est guère probable qu'il fasse sortir Luc de Spencer Wood.

M. LORANGER.—C'est là une simple supposition et je crois que l'honorable Premier n'en est pas plus sûr que moi.

LANGELIER.—Il y a assez longtemps que nous nous faisons gauler par les bleus à propos de Luc. Je propose, secondé par le député de Rimouski, que la question de Luc disparaisse de la discussion.

Adopté.

M. PELLETIER.—J'aimerais à savoir si le gouvernement a l'intention de nous tenir bien longtemps en session.

L'HON. M. JOLY.—Nous allons couper au plus court, car le gouvernement a hâte d'être débarrassé des bleus qui nous "watchent" de trop près. Une fois la session finie nous louerons le "runroad" et nous ferons de l'argent comme du poil. Si les bleus veulent s'en aller de suite, ils ont en belle.

L'HON. M. CHAPLEAU.—M. l'Orateur, n'y aurait-il pas moyen de savoir des honorables messieurs de la droite s'ils sont pour nous "bosser" bien longtemps?

Je serais heureux si je pouvais savoir au juste quand est ce que M. Joly se propose de lâcher le gouvernement, car, voyez-vous, ça ne paie pas de blaguer le service ici pendant trois mois.

L'HON. M. JOLY.—Je ne débarquerai pas de dessus le poulain tant que j'aurai une voix de majorité. La seule espérance que je puis donner aux bleus c'est "l'enfléwâpage" de Luc, si l'Angleterre réfère la question à M. Delorme.

Le sergent d'armes informe l'Orateur que M. Raymond Préfontaine est dans le passage et demande à prendre son siège en chambre.

M. JOLY.—Si vous voulez espérer une minute je vais aller le chercher avec mon ami Nelson,

L'HON. CHAPLEAU.—M l'Orateur Je voudrais savoir si c'est vrai que Préfontaine est élu pour Chambly.

L'ORATEUR.—Comme de juste. Tous les journaux rouges l'ont annoncé et j'ai reçu un certificat de M Bouthillier, l'officier rapporteur.

L'HON. CHAPLEAU.—Moi je ne croirai jamais que c'est arrivé.

M. PICARD.—Moi je m'oppose à l'entrée de Préfontaine avant que son "arrifcat" soit "indulgentié" par le Greffier de la Couronne en "chicannerie."

Joly fait un clin d'œil à Turcotte et celui-ci ordonne que le député de Chambly soit introduit.

M. Préfontaine, escorté par MM. Joly et Nelson fait son apparition en chambre et prend le siège du Docteur Martel en disant qu'il y restera collé pendant toute la durée du Parlement.

M. Joly informe la chambre que le gouvernement dans le but d'encourager la Compagnie de gaz de Québec est décidé à faire durer les séances depuis le soir jusqu'au lever du soleil.

M. Bouthillier dit qu'il votera en faveur de toutes les "rigannes" ministérielles quelles qu'elles soient. Il dit qu'il a une confiance aveugle dans le cabinet Joly.

M. Mathieu donne avis qu'il a l'intention de présenter une mesure à l'effet de régulariser la forme et les dimensions des parapluies.

M. Tarte dit qu'il demandera lors de la discussion du budget une appropriation de \$150 afin d'acheter pour chacun des députés une copie de "l'Assommoir" d'Emile Zola; son vocabulaire d'injures dans le jargon canadien étant épuisé.

La Chambre s'ajourne.

AVIS.

Les personnes qui désireraient se procurer la romance nouvelle, intitulée: "Bientôt je dormirai le dernier des sommeils," l'obtiendront en s'adressant à M AURELE BARTHE, "Boîte 236" B.P. Trois-Rivières.

LES BARBIERS BAVARDS.

Il y a quelques jours, il y eut un incident assez comique dans une des boutiques de barbier à une petite distance du palais de justice.

Un individu de St. Henri ne pouvant pas endurer la loquacité des Figaro de son canton, résolut de se faire raser dans le centre de Montréal, sans entendre des questions et des discours saugrenus.

Il entre dans une boutique et sans ouvrir la bouche il présente au premier barbier qu'il rencontre une carte sur laquelle il avait écrit: "Faites moi la barbe, pas trop ras."

Le coiffeur lui fit signe de s'asseoir sur une chaise. Puis lui nouant la serviette autour du col, il dit à ses camarades:

"Voilà un sourd et muet, si je le coupe, il ne parlera pas, celui-là."



A QUEBEC,

La prochaine position qui sera prise par M. Joly à Québec.

—Je penserais, dit un de ses compagnons qui attendait une pratique. Ce siffleux-là paraît facile à raser.

—Facile, il a des soies comme un cochon. La peau est comme du cuir à semelle.

Les barbiers se mirent à rire. La figure du client disparaissait sous l'épaisse buée de savon et le ra-zoir attaqua ses joues.

Alors les critiques recommencèrent de plus belle.

—Ah quel fouillon. S'il éternuait où diable irais-je? Sa joue est plus dure qu'une pierre turque.

—Veux-tu que je lui tienne le nez, pendant que tu lui raseras la lèvre?

—Il a une haleine à tuer les mouches à quinze pas.

—Prends garde de laisser tomber ton rasoir dans son oreille, tu ne le retrouveras jamais.

—Quelle sale chevelure, dit le Figaro, en lui passant les doigts sur la tête. Ecris-moi donc un billet lui demandant s'il veut un shampoo.

La carte s'écrivit et elle est présentée au client. Celui-ci hoche la tête et se leva de la chaise après le dernier coup de brosse.

Il donna dix cents au barbier et lut dit: C'est correct, mes enfants. Je m'occupais fort peu de votre conversation. Je pouvais l'endurer assez bien; tout ce que je craignais c'est que vous parliez de théâtre, de protection ou de la question de Letellier.

Il disparut, et les barbiers restèrent rêveurs près de leurs chaises.

Mieux vaut Tard que Jamais.

Il n'est pas rare de rencontrer de nos jours, des jeunes gens qui se prennent à regretter le peu d'instruction qu'ils ont reçue dans leur enfance, ou qui se plaignent d'avoir consacré au jeu et à des riens les moments qu'ils auraient dû passer à l'école. Ils agiraient bien différemment, disent-ils, maintenant

qu'ils sont d'âge à apprécier l'importance de l'éducation, s'il était encore temps. Pauvres jeunes gens! ils ne s'aperçoivent pas que s'ils mettaient à profit les mille occasions de s'instruire qui s'offrent chaque jour, ils pourraient en peu de temps acquérir une instruction passable. Ils se considèrent trop avancés en âge pour apprendre, et passent plus de temps à déplorer leur manque de savoir qu'il n'en faudrait pour acquérir les connaissances qu'ils désirent avoir. On raconte, à ce sujet, que le père du professeur Summer, de Yale College, ne savait ni lire ni écrire quand il vint s'établir, jeune ouvrier, aux Etats-Unis.

Vingt ans après, il était considéré comme un des plus lettrés, à Hartford, Conn. Au lieu de s'épuiser en regrets stériles sur son défaut d'instruction, il apprit à lire, surtout à lire avec fruit. De même plusieurs de nos hommes marquants aux Etats-Unis ont commencé à s'instruire après avoir atteint l'âge mûr. L'ex-Président Johnson n'apprit à lire qu'après son mariage. Son épouse fut son premier instituteur. On ne voit pas pourquoi l'ouvrier ou le laboureur fut-il le plus ignorant du pays—s'il est doué d'une intelligence ordinaire et d'une volonté ferme, ne pourrait pas s'instruire et par ce moyen augmenter la somme de jouissances que procure cette vie.

Il peut, en lisant assidûment les journaux et les livres de science, améliorer sa position financière et sociale, ouvrir des horizons plus vastes à ses enfants et reprendre amplement en peu de temps ce dont la pauvreté ou la négligence l'a privé dans sa jeunesse.

COUACS.

Dimanche avant dernier, MM. Charles Thibault et Ernest Desrosiers ont eu une prise de bec à St. David à l'occasion de l'élection de Yamaska. L'engueulement a été des plus comiques des deux côtés. Écoutons-les.

DESROSIERS.—Messieurs les électeurs, mon père était marchand.

THIBAUT.—Ne le croyez pas, messieurs; ce n'est pas vrai, son père était boucher, et lui il est cent fois plus boucher que son père.

DESROSIERS.—Si mon père était boucher, le père et la mère de ce monsieur étaient des quêteux. Ils qu'étaient des coppes pour se mettre en extase.

Le dimanche suivant la discussion eut lieu dans le même village entre le sénateur Trudel, MM. Wurtele, L. H. Fréchette et Raiche.

Les orateurs des deux côtés furent très courtois.

Les "habitants" s'en aperçurent et l'un d'eux disait à un monsieur de Montréal.

—C'est bien plus joli à entendre ces messieurs. C'est pas comme ces deux "macabons" qui sont venus dimanche dernier.

Nos remerciements à M. Lemire pour l'envoi d'une excellente photographie du char allégorique de la section des typographes qui a figuré dans la procession de la St. Jean-Baptiste.

On parle d'un homme nouvellement marié.

—Encore un qui se met la pierre au cou, dit un des assistants.

—Oh! monsieur, fait une dame qui a entendu le propos, voilà qui n'est pas du dernier galant.

—Permettez, madame, il y a pierre et pierre. Je ne parle en ce moment que d'une pierre précieuse.

Faute d'un clou, le fer du cheval se perd; faute d'un fer, on perd le cheval; faute d'un cheval le cavalier est tué; ne négligez pas les petites choses.

Un bon parti.—Un bourgeois va marier sa demoiselle à un mécanicien du chemin de fer du Nord.

Votre gendre à une position dangereuse, lui dit-on.

Oui, mais il mène toujours un "certain train."

Retour de la distribution des prix.—Te voilà bientôt un homme, il te faudra penser maintenant à ce que tu veux être.

Oh! j'y ai pensé, papa.

—Eh bien! quelle est ta vocation?

—Député.

—Pourquoi?

—Parcequ'ils ont neuf mois de vacances donc!

A la police correctionnelle.

On amène un affreux bonhomme, horriblement grêlé de petite vérole, à la voix sinistrement enrroué, enfin qui rendait des points au célèbre Jean Hiroux lui-même.

Il est accusé d'avoir attaqué pendant la nuit, un pauvre homme qu'il a à moitié assommé.

—Accusé, lui dit le président, qu'avez vous à dire pour votre défense?

—Mon président, il faisait du brouillard.

Sous le titre de naissance nous lisons ce qui suit dans la "Merveille,"

En cette ville, le 25 de ce mois, Madame Henri Labelle, une fille.

Madame Apolline Nantelle, femme de Joseph Millejour, de Ste. Anne des Plaines, a été la marraine de cette petite la marraine de la mère et de la grande mère. Ils sont encore toutes en bonne santé et le père de la marraine, M. François Nantelle, est aussi en bonne santé.

Nous accusons réception du Numéro-Prospectus d'un nouveau journal appelé *Le Quotidien* publié à Lévis par M. Mercier et Cie. La nouvelle feuille sera indépendante en politique. Le style de la rédaction est châtié et le département des informations paraît très bien organisé. Succès au nouveau confrère.

Alfred de G... rencontra dans un bal, une jeune demoiselle dont la charmante figure et la tournure gracieuse et modeste, firent sur lui une telle impression, qu'il en devint subitement épris et qu'il résolut de la demander en mariage. Il fut bien accueilli, et le jour de la cérémonie allait être fixé lorsqu'une réflexion un peu tardive, lui fit demander des renseignements à un vieux monsieur, qu'on lui dit être un vieil ami de la famille, de celle qui l'occupait pour le moment.

Il commença à dire :
—Mlle. X... est sage, n'est-ce pas ?
—Vous m'étonnez beaucoup, répondit le vieux monsieur.

Alfred fit un bond de 14 pouces, mais reprit avec un peu plus de calme.

—Au moins, n'a-t-elle jamais fait parler d'elle ?

—Vous m'étonnez beaucoup.
Nouveau bond de surprise, nouvelle question.

—Son mari, si elle en avait un, malgré ces légers inconvénients de son passé serait assuré de vivre heureux ?

—Vous m'étonnez beaucoup.

—Mais enfin, insista Alfred, irrité de ce laconisme qui laissait tout à penser, que diable elle ne serait pas capable de le tuer peut-être ?

—Vous m'étonnez beaucoup.

—Elle n'a jamais assassiné personne !

—Vous m'étonnez beaucoup.

Grâce à ces réponses ambiguës, Alfred s'empressa de rompre son mariage.

Quelques jours après, il apprit que la jeune fille qu'il avait failli épouser était charmante, bonne, douce, douce enfin de toutes les vertus, le vieux bonhomme qu'il avait interrogé était sourd comme un pot, depuis quinze ans, il ne faisait pas d'autre réponse, de peur de dire des sottises.

Alfred a voulu raccommoder les choses ; mais le père, qui n'est pas sourd, et qui ne manque pas d'esprit, lui a répondu en lui montrant la porte :
Vous m'étonnez beaucoup.

En passant sur la rue Ste. Marie, No. 491, nous avons lu l'affiche suivante :

M. François Lamoureux, marchand de brick-a-brack, ici on achète de toute espèce de gueulle, vieux fer, vieux font, vieux cuivre, vieux plomb, et toute sorte de bouts de bois, ici on vend toute sorte de bouts de bois en gros et en détail.

Plus loin il y a l'enseigne :

Mr. L. De BUSSIERES,
Magasin général de provision store.

Despot de thé, beurre et œufs.
Traduit comme ceci :

Warehouse of the Eggs, of the The and of Butter.

Veau à deux têtes chez M. George Gélinas, coin des rues Craig et Sanguinet, ancienne place du Figaro. Visible à toutes heures, et l'entrée gratis.

DEMANDEZ LE BAUME MÉDICAL DU NORD,

Remède pur sans poivre rouge contre Choléra, la Diarrhée, Dysenterie. Rhumes, Mal de Tête, Mal d'Oreilles, Ma de Gorge, Coliques, Crampes. Vents d'Estomac, Maladies nerveuses, Douleurs internes et externes, et infailible dans les plaies.

A vendre partout.
Dépot principal, No. 126 rue Amherst Montréal.

N'oubliez pas que le meilleur tonique seul qui soit sorti victorieux dans l'analyse des plus célèbres chimistes de Montréal, est le Vin de Quinine de Campbell. C'est le seul véritable. Il est préparé avec un sherry de première qualité. Les médecins le recommandent aux dyspeptiques et aux convalescents. En vente partout. Méfiez-vous des imitations.

Mme. Ghidone qui est déjà si avantageusement connue du public montréalais pour la supériorité de sa cuisine, ouvrira Mardi le 5 Juillet, l'ancien Petit Vatel. Elle s'est associée avec Madame Ethier, dont les grâces et les bonnes manières attireront une clientèle choisie à la buvette du nouveau restaurant. Le Petit Vatel sera dans la Côte St. Lambert, entre les rues Craig et Fortifications, à gauche en montant.

Il ne faut pas oublier que le Restaurant populaire de J. B. H. Gariépy, est toujours là, c'est-à-dire au No. 600, rue Ste. Catherine, et qu'un seul verre de son excellente Crème à la glace peut vous tenir le corps frais pendant 2 ou 3 jours, même quand il fait bien chaud.

PEINTURE.

Nous remarquons dans la vitrine de M. Jos. Ste. Marie et Cie., marchands de Nouveautés, 615 rue Ste. Catherine, un magnifique Portrait à l'huile, peint par M. Louis V. Gadbois, 188 rue Wolfe, coin de la rue Ste. Catherine. Cette peinture est d'un goût exquis, et tous les connaisseurs s'accordent à dire que c'est un ouvrage où brille le beau talent de notre jeune artiste canadien. Nous invitons nos lecteurs à aller voir ce portrait, il est vraiment digne d'admiration.

Lorsque vous aurez le spleen, allez faire une partie de billards à la belle salle de M. Mercier, chez M. E. Fortin, coin des rues Notre Dame et St. Gabriel, et vous serez guéri pour toujours. La salle de billards de M. Mercier est la plus populaire de Montréal.

Pour se procurer de la viande fraîche, il faut aller à l'étal de M. Chs. Meunier, coin des rues St. Dominique et Vitre, Les familles trouveront leur avantage à s'approvisionner là. Une épicerie de première classe est attachée à son établissement.

Allez vous rafraîchir à la buvette de M. Théotime Lanctot, 662 rue Ste. Catherine, et vous n'aurez jamais ni coliques ni crampes. Ce monsieur ayant une recette infailible contre le choléra du Pays.

A MONTREAL.—Le grand nombre d'acheteurs qui est allé visiter le petit Stock de banqueroute offert en vente chez Letendre, Arsenault et Cie., 591, rue Ste. Catherine, a été émerveillé des bas prix, surtout dans le département des Tweeds. Quand on songe que pour \$2.00 on choisit un pantalon de première qualité et que pour 50 cents on a le choix sur 20 douzaines de belles vestes blanches. Voilà qui s'appelle le "Bon Marché."

Comment aller à Trois-Rivières sans renouer connaissance avec Jos. Riendeau, ci-devant de l'Hôtel du Canada ? Il tient l'ancien Hôtel Farmer, sous le nom de St. James Hotel. C'est l'établissement le plus aristocratique de la ville. Le service et le menu ne laissent rien à désirer. Le St. James aujourd'hui est en vogue parmi tous les voyageurs qui visitent Trois-Rivières.

Solution du dernier Problème.

57 pieds.

REBUS No 76.



LES



GRANDE

Excursion à L'ILE GROBBOIS

A BON MARCHÉ

Dimanche, 6 Juillet, 1879



PAR LE VAPEUR STE. HELENE.

Départ du quai Bonsecours à 1 heure et demie p. m.

On pourra se procurer des Rafraichissements ainsi que du Lait et de la Crème dans l'île.

On arrêtera à Boucherville en allant et revenant.

Il y aura un corps de musique à bord.
Prix du passage, aller et retour : 10 cents.



HOTEL DU CANADA,
Rue St. Gabriel,
A. BELIVEAU, Propriétaire.

MUSIQUE NOUVELLE

(Les Succès de Salons.)

Amours et Fleurs.—Romance.... \$0.40.

Violette.—Romance..... 40.

(Composée par Calixa Lavallée.)

Publiées par

ERNEST LAVIGNE,

Editeur de Musique, 237, Notre-Dame.
6 fé. 3m



AU LAC MEMPHREMAGOG.

Ladébauche, conduit par le "Canard" se rend au Château Dasilva pour s'assurer si la cuisine est aussi bonne que chez Delorme. L'eau lui vient à la bouche en voyant le château car il sait que Ruffin, ci-devant cuisinier chez Lord Dufferin, est le Vatel du Canada.

Le "Canard" recommande à ses lecteurs d'aller passer quelques jours à Georgeville sur le lac le plus pittoresque du Canada.

N'oubliez pas la grande représentation de Dimanche prochain au

PARC GYMNASTIQUE,

Les Acteurs de St. Jean et les Coureurs de Québec lutteront contre ceux de Montréal.

Les Sauvages de Lorette contre ceux de Caughnawaga.

Ce sera une des plus belles représentations que nous avons encore données.

Rendez-vous de bonne heure afin d'éviter l'encombrement.

PARC LÉPINE.

Des Grandes Courses auront lieu au Parc Lépine les

15, 16 et 17 Juillet courant

\$1,000 seront offertes en prix. Détails bientôt.

RESTAURANT SAUVIAT

No. 94, RUE DU PONT

QUEBEC.

Le soussigné a l'honneur d'informer ses pratiques et le public qu'il a reçu ce matin, et recevra toutes les semaines, des huîtres fraîches en écailles, qu'il servira à l'assiettée, en soupe et au cent.

Un salon est réservé pour les dames Porte privée, 92, rue du Pont.

F. X. SAUVIAT, Propriétaire.

EXCURSION à CUSHING GROVE

BOIS BEAUDOIN

Sur la Rivière des Prairies

DIMANCHE, le 6 COURANT,

Par le Vapeur



"LAPRAIRIE,"

(Capitaine Demers.)

Départ du Quai Bonsecours à une heure p. m.

Prix du passage 10c.

Aller et Retour.

Il y aura un corps de musique et un orchestre à bord.

Des rafraichissements, ainsi que du lait et de la crème seront vendus dans le bois.